

guerre extérieure. Charles-Quint existait toujours et son ambition n'était nullement diminuée depuis la mort de François I^{er}. La paix entre la France et l'Empire ne pouvait donc être de longue durée. Toutefois les hostilités n'éclatèrent pas de suite d'une manière directe : les deux souverains entamèrent la lutte en paraissant comme auxiliaires dans le démêlé qui venait de s'élever entre le pape Jules III et les Farnèse. L'empereur prit parti pour le Souverain-Pontife, tandis que Henri II se hâta d'envoyer des troupes au secours du duc de Parme. Jules III, presque délaissé par son puissant allié qui avait besoin de toutes ses forces en Allemagne, songea à se rapprocher du roi de France. La position du saint-siège pendant la lutte des deux plus grands monarques de l'Europe était très-difficile. C'était presque toujours en Italie et quelquefois sur le territoire pontifical même que se vidait cette querelle sans cesse renaissante. Il fallait donc que le pape, pour sa sécurité personnelle et pour le plus grand bien de l'Eglise, recherchât toujours l'alliance la plus favorable aux grands intérêts qui reposaient entre ses mains. La réconciliation survenue entre la France et le saint-siège amena la conclusion d'un arrangement à l'amiable en vertu duquel Octave Farnèse resta maître du duché de Parme.

Ce succès d'un protégé du roi de France irrita profondément Charles-Quint ; bientôt de nouveaux dissentiments surgirent en Italie et précipitèrent la crise : l'hostilité des deux princes prit le caractère d'une guerre ouverte. Pour mieux s'assurer le triomphe sur son redoutable adversaire, Henri II se chercha des alliés. Il s'unit d'abord au sultan des Turcs qui lui promit d'envoyer ses flottes ravager les côtes de l'Espagne et de l'Italie, puis il gagna à sa cause les protestants d'Allemagne en leur promettant des subsides pour entretenir la lutte contre l'empereur ; le chef des réformés allemands, Maurice de Saxe, s'engagea de son côté à laisser le monarque français s'emparer des Trois-Evêchés : Toul, Metz et Verdun. L'alliance de ses propres sujets avec son ennemi le plus acharné rendit la position de Charles-Quint très-critique : surpris par une attaque imprévue, il eut à peine le temps de s'enfuir dans le Tyrol ; et tandis que Maurice de Saxe poursuivait l'illustre fugitif, Henri II, à la tête d'une nombreuse armée, occupa les Trois-Evêchés et se prépara à étendre encore ses conquêtes. Alors l'empereur, abandonné de ses troupes, sans argent et sans alliés, entra en négociation avec ses sujets rebelles. A force de ruses et de promesses, il parvint à rompre la ligue formée contre lui en concluant avec les réformés le traité de Passau. Malgré la défection de ses plus utiles alliés, Henri II résolut de continuer seul la guerre. L'avenir devait bientôt lui apprendre qu'il présumait trop de ses forces ; au lieu de porter ses armes en Allemagne, il se vit forcé de défendre ses propres états. Charles-Quint faisait en toute hâte d'immenses préparatifs pour reconquérir les Trois-Evêchés. La guerre allait reprendre avec une nouvelle fureur.

Cette lutte impie des deux plus grands princes de la chrétienté favorisait de plus en plus les développements du protestantisme. Grâce à cette sanglante rivalité, la réforme grandissait presque sans obstacle, elle s'implantait partout, sapant sourdement le pouvoir de la re-

ligion et se préparant dans le trouble et la révolte à susciter d'épouvantables révolutions. En outre la nation française se lassait de verser son sang sur les champs de bataille dans un but qui lui semblait inutile ; elle désapprouvait hautement ces guerres incessantes, et ne supportait plus qu'en murmurant les lourdes contributions qu'on lui imposait sans trêve ni merci. Mais Henri II ne pouvait plus reculer ; au point où en étaient les choses, il lui était impossible d'obtenir une paix honorable, et Charles-Quint était trop irrité pour entrer en arrangement. Les armes seules pouvaient désormais décider la question.

A la tête de soixante mille hommes, l'empereur d'Allemagne franchit les frontières de France et vint investir Metz. Par bonheur pour Henri II, le génie du duc François de Guise sut faire échouer les efforts de son formidable assaillant. Aussi, après un long et désastreux siège qui lui coûta près de trente mille de ses plus braves soldats, Charles-Quint fut-il obligé de battre en retraite, abandonnant ses blessés et une grande partie de ses bagages. Il se vengea bientôt de ce honteux échec en prenant Térouane et Hesdin, tandis que ses généraux remportaient d'importants succès en Italie ; mais, vaincu de nouveau à Renty, il fut contraint de signer avec le roi de France la trêve de Vauxelles. La lassitude des deux peuples rivaux et l'épuisement complet de leurs ressources expliquent cette suspension d'armes. En outre depuis quelque temps Charles-Quint avait résolu d'abdiquer ; il ne voulait pas que dès son avènement, son successeur eût à combattre un ennemi aussi puissant que le roi Henri II. Charles-Quint fit deux grandes parts de sa succession politique : il légua l'Espagne, les Pays-Bas, Naples et le Milanais à son fils Philippe II, et céda la couronne impériale à son frère Ferdinand. Après un si prodigieux acte de désintéressement, ce monarque jusqu'alors si orgueilleux, si plein d'ambition, si jaloux de l'autorité souveraine, dégoûté enfin d'une vaine gloire et n'éprouvant plus que du mépris pour les grandeurs de la terre, se retira dans le monastère de Yuste en Estramadure, où, dans la prière et dans la pratique des bonnes œuvres, il se prépara à bien mourir. Quel sujet d'étonnement dut être pour l'Europe une abdication si soudaine ! Quelle ne dut pas être sa stupéfaction quand elle apprit que le puissant potentat qui tant de fois avait tenté de la subjuguier, était descendu volontairement du plus beau trône de l'univers pour aller dans l'ombre d'un cloître déplorer ses péchés et se préparer à paraître devant Dieu !

A peine les portes du monastère de Yuste se furent-elles refermées sur l'illustre pénitent, que le traité provisoire de Vauxelles, qui avait donné à la France la Savoie, une partie du Piémont, les Trois-Evêchés et la Lorraine, fut rompu par Henri II. La guerre recommença plus acharnée que jamais. Tandis que le duc de Guise entreprenait inutilement une expédition en Italie, Philippe II vint mettre le siège devant Saint-Quentin. Son armée avait été renforcée par un corps de troupes anglaises envoyé par la reine Marie Tudor, épouse du roi d'Espagne. Le connétable de Montmorncy s'avança promptement au secours des assiégés ; mais, oubliant sa vieille expérience, il se laissa entraîner par sa fougue chevaleresque et livra bataille avec